

## L'autre dans le même

### Quelques cas de dédoublement de personnage dans le *Lancelot* en prose

Méditant sur les traits récurrents de nombreuses séquences narratives du *Lancelot*<sup>1</sup>, j'ai cru entrevoir quelque incertitude, ou plutôt, un questionnement qui est constamment à l'œuvre dans notre texte et qui concerne la possibilité d'établir les frontières entre le moi et l'autre. Précisons dès maintenant que l'image de l'autre se dégageant des séquences étudiées n'a rien d'effrayant ou d'absolument étrange; au contraire, elle semble bien familière aux protagonistes comme au récepteur du texte, car elle est étroitement liée à l'image du moi, d'où un sentiment assez persistant de trouble lors de la recherche de la véritable identité des personnages.

Dans l'optique de la confusion entre l'autre et le même, et de la difficile quête de soi, j'ai surtout tenu compte de quelques scénarios récurrents de l'intrigue du *Lancelot*, comme la reprise du même type d'aventure avec des protagonistes différents ou une même aventure à la recherche de son véritable destinataire. J'ai évidemment accordé une attention particulière à ce que les chevaliers se déplacent et s'affrontent volontiers incognito et, à ce que, de façon plus générale, un personnage n'est pas celui pour qui les autres le prennent ou celui pour qui il se prend. Dédoublement de scènes et d'aventures, dédoublement de personnages, rôles contradictoires attribués à un même personnage, tous ces moyens narratifs ne servent pas seulement à rendre plus variée la trame du récit, mais, par leur fréquence même, ils soulèvent le problème de la personnalité et de ses contours. Je me rallie pleinement à la suggestion d'Alexandre Micha: «Les quiproquos ne sont peut-être pas de simples 'trucs' pour rendre piquante une aventure, mais signifient les apparences qui au long d'une existence, cachent la vérité.»<sup>2</sup>

Dans une série d'aventures du IV<sup>e</sup> volume de l'édition d'A. Micha<sup>3</sup>, Guerrehés, l'un des frères de Gauvain se bat d'abord pour mettre fin à des humiliations qu'un mari jaloux et brutal fait subir à sa femme; dans un deuxième temps, il entreprend le combat contre un chevalier qui veut épouser par force une demoiselle. Guerrehés, ayant vaincu le chevalier trop entreprenant, prend sous sa protection la jeune fille et se dirige avec elle vers un château où elle serait en sécurité. Jusqu'ici rien ne distingue cet épisode de tant d'autres du récit dans lesquels le chevalier partant de la cour d'Arthur excelle dans le beau rôle de défenseur des dames contre l'agressivité sexuelle d'autres chevaliers, étrangers à la cour. Mais la suite de l'aventure prendra un tour qui nous mettra sur la voie de notre problématique. Sur le chemin du château, Guerrehés s'éprend de la jeune fille et présente brutalement sa requête d'amour sous une forme peu courtoise. Au refus de la demoiselle, Guerrehés donne la réplique suivante: «*Tout ce, fait il, que*

---

<sup>1</sup> *Lancelot, Roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Alexandre Micha. Paris-Genève, 1978-1983

<sup>2</sup> A. Micha, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*. Droz, Genève, 1987, p. 309.

<sup>3</sup> Vol. IV, pp. 24-59.

*vous dites ne vaut riens. Il couvient que vous faciez ma volenté, car nos somes seul a sol et loing de gent.*»<sup>4</sup> Il faut toute la finesse d'esprit de la demoiselle, toute son habileté en casuistique courtoise pour tenir Guerrehés dans les limites imposées par les normes de la communauté dont lui-même semble se réclamer. Victoire bien précaire, car nous le retrouvons dans l'aventure suivante portant déjà tous les traits d'un séducteur agressif et sans scrupule: après avoir tué le mari, il emmène avec lui la femme contre sa volonté et quand les frères de celle-ci courent à son secours, Guerrehés les blesse gravement.

Après ces actes sanglants, il contraint la dame à faire l'amour avec lui. La femme violée qui se présente comme «la cousine presque germaine de Lancelot»<sup>5</sup> ne peut se débarrasser de l'odieuse compagnie de son séducteur qu'en prenant le voile. Après la série des trois aventures qui nous font assister à la métamorphose de Guerrehés, son image est encore une fois retournée: essuyant un échec au Tertre aux Chétifs<sup>6</sup>, il est jeté en prison par son vainqueur, Sorneham. Là, il retrouve son frère, Agravain, qui était bien traité pendant sa captivité par la nièce de son geôlier. La jeune fille dit agir ainsi par reconnaissance envers Guerrehés qui l'avait sauvée un jour par sa prouesse de la main d'un chevalier brutal, – «*si me delivrastes de grant honte*» dit-elle à ce Guerrehés qui vient d'infliger la même honte à la cousine de Lancelot<sup>7</sup>. De ces deux femmes, laquelle a rencontré Guerrehés? Et l'une et l'autre. Ni l'une ni l'autre. Ou n'est-ce pas plutôt la jeune fille délivrée du mariage forcé qui devine la vérité au moment où elle voit tout d'un coup surgir devant elle l'autre – son agresseur – dans le même – son défenseur de tout à l'heure?

Il est à noter qu'Agravain avait au début du roman une aventure qui suivait également le scénario de la séduction agressive<sup>8</sup>, tout comme, ne serait-ce que de façon atténuée, celle de Brandelis dans la section étudiée du récit.<sup>9</sup> Rappelons également que Brandelis, Guerrehés et Agravain seront libérés, dans un épisode qui succède aux aventures citées, par Gaheriet, dont le comportement, contrairement à celui de ses frères, est irréprochable quand, sur son chemin vers le Tertre aux Chétifs, il prend la défense d'une jeune beauté persécutée.<sup>10</sup> Nous avons à relever encore un fait, significatif pour notre propos: c'est en partie Gauvain qui guérit Agravain de sa paralysie, conséquence de la brutalité dont il avait témoigné envers une jeune fille dans l'aventure évoquée ci-dessus. La maladie d'Agravain avait été provoquée par un onguent magique dont l'effet néfaste ne peut être conjuré que par le sang des deux meilleurs chevaliers du monde. C'est précisément par la promesse de lui révéler le nom de ces deux chevaliers que la messagère de l'amie d'Agravain attire Gauvain dans le château où le malade est soigné.<sup>11</sup>

Ainsi, grâce à un procédé narratif qui consiste à reproduire un schéma événementiel avec une distribution de rôles toujours différente, les quatre frères (Gauvain, Gaheriet – Agravain, Guerrehés) se retrouvent comparés l'un à l'autre et définis l'un par l'autre, plus précisément,

---

<sup>4</sup> Vol. IV, p. 36.

<sup>5</sup> Vol. IV, p. 58.

<sup>6</sup> Vol. IV, pp. 59-62.

<sup>7</sup> Vol. IV, pp. 61-62.

<sup>8</sup> Vol. VIII, pp. 231-233 et 235-237.

<sup>9</sup> Vol. IV, pp. 72-73.

<sup>10</sup> Vol. IV, pp. 70-72 et 87-89.

<sup>11</sup> Vol. VIII, pp. 225-237.

définis par les places respectives qu'ils occupent dans une constellation conflictuelle. Étant engendrés par un même père, ils peuvent s'interpréter dans leur groupement comme la déclinaison d'un même nom ou comme les différentes réalisations des virtualités à la fois opposées et corrélatives, impliquées dans l'état de chevalier errant. La valeur de la réalisation de chacune de ces virtualités est jugée selon quelques critères fondamentaux constituant le code du chevalier courtois.

La confusion entre le même et l'autre est donc suggérée par plusieurs traits de l'intrigue. Que des attitudes contrastées soient incarnées par des frères, cela ne fait que souligner des rapprochements et des oppositions, ces deux voies principales par lesquelles on arrive à distinguer les personnages. Si nous prenons le critère du comportement correct requis par la courtoisie dans une situation où le chevalier se trouve en présence d'une femme en détresse, de prime abord, nous ne percevons que l'existence de deux grands groupes, celui des agresseurs et celui des défenseurs. À y regarder de plus près, on se rend compte que, d'une part, l'appartenance à un groupe n'est pas toujours définitivement acquise, comme le cas de Guerrehés nous l'a bien montré, et que, d'autre part, à l'intérieur d'un groupe, il y a des différences de degré, bref, une hiérarchie dans le bien comme dans le mal. Le même se reconnaît en face de l'autre par une série d'oppositions, de contrastes et de rapprochements. C'est parce qu'il veut se mesurer à Gauvain pour préciser son rang parmi les bons chevaliers que le comte Guinas fait dresser ses tentes dans une prairie et y fait camper ses chevaliers qui proposent la joute à tous venants, dont Gaheriet.<sup>12</sup> Celui-ci refuse tout autre adversaire que Guinas en disant que si, tout en étant le moins valeureux des chevaliers de la Table Ronde, il réussit à vaincre le comte, la joute de celui-ci contre Gauvain deviendra du même coup superflue.<sup>13</sup> Par cette affirmation, Gaheriet se différencie de Gauvain en même temps qu'il se substitue quelque peu à lui. Cette fois-ci, le rapprochement se fait entre les deux frères suivant un critère proprement chevaleresque, à savoir la performance guerrière.

Cette manière détournée d'établir des équivalences entre les personnages, ménageant pourtant quelques traits distinctifs, se manifeste à maintes reprises dans le roman. Citons, entre autres, le cas de la messagère de la dame de Galvoie: en l'absence de Gauvain et de Lancelot, elle ne saurait accepter que Bohort comme champion de sa dame.<sup>14</sup> Par la suite, le cousin de Lancelot défendra avec éclat, dans l'affaire en question, son troisième rang dans cette série d'équivalences approximatives. Un troisième rang – faut-il le dire? – bien provisoire, car il va ravir le deuxième à Gauvain au Tertre Deveé.<sup>15</sup> Évoquons encore deux substitutions parallèles qui offrent en même temps un exemple intéressant d'opposition: c'est les armes à la main que, dans l'épisode du Chevalier à la Main Transpercée, Bohort et Agravaïn tranchent la question de savoir qui est le meilleur chevalier, Lancelot ou Gauvain. La rivalité de ces derniers se formule

<sup>12</sup> Expliquant la coutume des joutes à Sagremor, un nain appartenant à Guinas dit: les tentes sont à Guinas qui «*les a fait tandre por ce que mesire Gauvain est en cest païs [...] Et mes sires est moult bons chevaliers et moult grant talant a d'espruver soi contre lui...*» vol. IV, p. 48.

<sup>13</sup> Gaheriet, entendant la même explication, s'adresse au nain: «*Va, si di a ton signor qu'il a trop grant folie emprise, quant il de combatre a mon signor Gauvain s'est ahatiz, mais viengne soi essaier a moi qui sui li pires de .C. et .L. chevaliers de la Table Reonde; et s'il me puet conquerre, je serai en sa merci, et s'il de moi ne se puet desfendre, por quoi atandroit il mon signor Gauvain?*» vol. IV, p. 67.

<sup>14</sup> Vol. IV, pp. 114-115.

<sup>15</sup> Vol. IV, pp. 264-271 et vol. V, pp. 107-109.

et se manifeste ainsi par personnes interposées, Bohort et Agravain s'identifiant respectivement au cousin et au frère.<sup>16</sup>

Dans certains cas, c'est une arme ou plutôt sa transmission qui suggère des équivalences, évidemment toujours imparfaites, entre deux ou trois personnages. Bohort prouve dans la joute qu'il est digne possesseur d'une lance destinée à l'origine à Lancelot.<sup>17</sup> Dans un épisode où les protagonistes gardent leur incognito, Hector, se servant d'une épée reçue de Gauvain dans un combat contre Gauvain, se révèle son égal.<sup>18</sup> L'épée de Galehaut passant de main en main établit une sorte de parenté entre Galehaut, Lancelot et Bohort.<sup>19</sup> C'est ici qu'il y a lieu de mentionner une forme spéciale de l'incognito qui caractérise particulièrement Lancelot et qui consiste à se cacher sous l'armure d'un personnage bien connu. Lors des hostilités entre Arthur et Galehaut, Lancelot revêt tour à tour les signes de reconnaissance de Gauvain, absent du combat car grièvement blessé, et ceux de Galehaut. Plus tard en Sorelois, il prend l'écu de Galehaut pour son combat contre Gauvain.<sup>20</sup> Au début de sa carrière, Lancelot a besoin d'être situé par rapport à ces deux parangons de la chevalerie. Pour que l'équivalence Lancelot-Gauvain-Galehaut s'établisse, Lancelot doit absolument défendre et, si possible, rehausser le prestige des armes bien connues, prêtées généreusement et avec beaucoup de confiance. Notre héros, par ses actes, se montre l'égal de ses modèles. Ajoutons encore qu'à la Roche aux Saxons, il se sert de l'épée du roi qui est dans la prison de Camille; il est donc, comme Gauvain, empêché de remplir sa fonction de chef.<sup>21</sup> En revanche, dans l'épisode où Lancelot prend par mégarde l'armure de Keu, la substitution n'est qu'apparente; elle sert à souligner l'opposition sur le ton comique. Mais au-delà de cette fonction manifeste, elle en a une autre: elle met en évidence que dans la «peau» d'un autre, le même peut s'affirmer identique à lui-même, comme c'est si souvent le cas pour Lancelot masqué.<sup>22</sup>

Par un jeu de rapprochements et de substitutions, des «traits de famille» se dessinent dans certains groupes de chevaliers, ce jeu allant parfois jusqu'à créer l'impression que tel ou tel personnage n'est au fond que le double d'un autre ou, du moins, le reflet d'un de ses aspects essentiels. À l'appui de nos dires, évoquons encore succinctement quelques cas. À l'image du Chevalier au Pin – c'est-à-dire Hector, demi-frère de Lancelot – à la fois en joie et en deuil devant son écu, répond, à plusieurs volumes de distance, celle de Lancelot dans l'Ile de la Joie.<sup>23</sup> Pin, écu (noir et argent), élément aquatique, comportement apparemment inexplicable, tout se correspond dans les deux épisodes. De même, l'aventure de Bohort avec la fille du roi Brangoire préfigure très exactement celle de Lancelot avec la fille du Roi Pêcheur.<sup>24</sup> Bohort devient père, tout comme Lancelot, par la ruse féminine, grâce à une nuit d'amour passée sous

---

<sup>16</sup> Vol. II, pp. 177-182.

<sup>17</sup> Vol. II, p. 147.

<sup>18</sup> Vol. VIII, pp. 208-209 et 415-416.

<sup>19</sup> Vol. I, pp. 134-135, vol. II, p. 219, vol. V, p. 104.

<sup>20</sup> Vol. VIII, pp. 64, 83, 424-431, 468.

<sup>21</sup> Vol. V, p. 285 et ss.

<sup>22</sup> Vol. VI, pp. 1-13, 52-53.

<sup>23</sup> Vol. VIII, pp. 147-149 et vol. VI, pp. 232-233.

<sup>24</sup> Vol. II, pp. 192-199 et vol. IV, pp. 209-214.

l'empire d'un enchantement. L'épisode où Bohort rencontre la demoiselle «enferrée» répète le scénario de la première aventure qui arrive à Lancelot dans le royaume d'Arthur.<sup>25</sup>

Plus le rapprochement est étroit entre deux personnages du même groupe – ce groupe correspondant la plupart du temps à la Table Ronde ou à un lignage –, plus la nécessité de les distinguer devient impérative. Pour répondre à une question qui, en dernière analyse, constitue l'enjeu des combats et des tournois, à savoir: *Qui suis-je? Qu'est-ce qui me distingue de l'autre?*, il ne suffit pas d'être confronté à l'inconnu, à l'étranger, mais il faut l'être tout autant, sinon plus, au semblable, et souvent, littéralement au frère. Même si l'on ne prenait que les vedettes de la chevalerie arthurienne, la liste de leurs adversaires-amis serait déjà trop longue pour être établie ici intégralement. Citons toutefois quelques exemples: Gauvain affronte entre autres Hector, Bohort, Girflet, Gaheriet, Mordret; Hector se mesure à Yvain, Sagremor, Keu, Gauvain, Lancelot; Bohort a une joute ou un combat singulier contre Yvain, Agravain, Keu, Lucan, contre les quatorze chevaliers de la Table Ronde au Tertre Deveé, dont Gauvain et Lancelot; ce dernier défend à son tour son titre de meilleur chevalier contre à peu près tout le monde: Gauvain, les frères de Gauvain, Hector, Bohort, Perceval et au tournoi de Kamaalot, contre la Table Ronde entière. Dans ce dernier cas, la rivalité n'est même pas atténuée par quelque artifice, de part et d'autre, l'enjeu est formulé explicitement: la prouesse de Lancelot vaut-elle ou non celle de tous les compagnons de la Table Ronde réunis?<sup>26</sup>

On comprend facilement que l'incognito des chevaliers devienne une nécessité absolue, car comment créer autrement des situations où par exemple Lancelot puisse attaquer Bohort ou Gauvain? Si les chevaliers y tiennent à tout prix, au risque même de tuer celui qu'ils estiment ou de passer à côté de celui qu'ils cherchent, le désir secret de se mesurer à leurs amis et, par cela, de se distinguer d'eux, doit y être pour quelque chose. Girflet entreprend un combat contre Gauvain sans le reconnaître. Et le narrateur de nous éclairer sur la pensée de notre héros: même s'il avait reconnu le neveu du roi, il aurait été content de cette possibilité de joute, car «*maintes fois avoit il désiré que il i peust joster, que il ne fust conneus.*»<sup>27</sup>

Ce besoin constant chez nos personnages de se détacher d'une masse indistincte de chevaliers témoigne également d'une incertitude quant à leur véritable être. Se jeter incognito dans les aventures signifie aussi être dépourvu de communauté de référence: le chevalier est comme nu et sans passé, seul compte l'acte unique par lequel il se révèle à lui-même: il s'affirme tel qu'il se croit être ou il se voit obligé de se redéfinir. Pour toute illustration, évoquons le cas de Gauvain dans l'affaire de Roestoc.<sup>28</sup> La dame de Roestoc, menacée par un chevalier redoutable, envoie son messenger, un nain, à la cour pour demander à Gauvain d'être son champion. Mais le nain, trouvant la tâche impossible à accomplir en l'espace de quelques jours, amène à la dame un chevalier inconnu, rencontré à la Fontaine au Pin et qui n'est autre que Gauvain. Le nain ne cesse de le traiter de mauvais et de lâche parce qu'il le juge selon les apparences, selon un comportement dont il ignore les motifs. Or Gauvain essuie les insultes sans broncher et ne révèle pas son identité; de plus, il demande à la dame de ne pas chercher à

---

<sup>25</sup> Vol. II, pp. 171-175 et vol. VII, pp. 261-264, 275-280.

<sup>26</sup> Vol. IV, pp. 350-353.

<sup>27</sup> Vol. VIII, p. 337.

<sup>28</sup> Vol. VIII, pp. 154-195.

connaître son nom. C'est donc sous le masque d'un chevalier inconnu et peu prisé qu'il veut entreprendre le combat difficile. En plus, à la fin de l'épisode, il se procure une armure de nouveau chevalier et équipé ainsi, il continue sa quête. Choix conscient et significatif, s'il en fut. S'identifiant à un débutant, il repart à zéro et se dédouble en quelque sorte pour se mesurer autant à sa propre réputation qu'à ses adversaires. Dans notre interprétation, Gauvain, en se mettant dans la peau d'un nouveau chevalier, devait être motivé par la question inquiétante de savoir si le nom prestigieux de Gauvain correspondait effectivement à une réalité.

Cet épisode dirige cependant notre attention sur l'envers du problème: les autres sont eux aussi travaillés par l'inquiétude et l'incertitude. Qui se cache sous l'armure plus ou moins uniforme du chevalier errant? Méprise, jugement hâtif, déception accompagnent fatalement la rencontre avec le chevalier. En face de cet inconnu, on est livré à la *semblance*, au paraître, comme nous venons de le voir. On pourrait encore citer d'autres occurrences: Yvain et Bohort traités respectivement de ribaud et de lâche<sup>29</sup>, Lancelot considéré par le Chevalier Blessé comme trop insignifiant pour être le meilleur chevalier qu'il cherche éperdument<sup>30</sup> ou par l'oncle d'Hector à qui, exceptionnellement, il dit son nom, comme «*aucun ribauz, aucun failliz de cuer, qui vait en guise del bon chevalier et se fait apeler par le non del prodome, si qu'il est honourez par tout ou il est conneuz.*»<sup>31</sup> Je ne dois pourtant pas passer sous silence la rare perspicacité de certains personnages: souvent, s'il s'agit de Lancelot, Gauvain et Bohort devinent sous le déguisement l'identité du chevalier.<sup>32</sup>

On croirait que dans ce cache-cache généralisé, l'acte constitue un point d'orientation sûr; or, l'acte est plus d'une fois mal interprété, pouvant figurer donc parmi les sources de la méprise. Ou bien, ce qui ne simplifie pas l'identification, il révèle justement l'autre dans le même, et non seulement en produisant des dédoublements que j'appellerais volontiers ordinaires, tel Guerrehés agresseur-défenseur, mais aussi des dédoublements qui frôlent l'aliénation. Un vœu imprudent, un serment prêté sans réflexion ou un don accordé sous la contrainte d'un code révèle l'autre – du moins sa virtualité – dans le même. C'est le cas de Bohort qui, par suite d'un vœu inconsidéré, essaie de ravir la reine, ce qui fait un moment coïncider sa figure avec celle, bien inquiétante, de Méléagant.<sup>33</sup> Était-ce le désir inconscient de s'opposer à Lancelot, ou celui de s'identifier à lui, ou encore une hostilité inavouée envers la reine qui avait poussé notre héros à faire précisément ce vœu et non un autre? Toujours Bohort, au Tertre Deveé, tout en restant lui-même, est obligé par un serment de devenir le Chevalier du Tertre et il agit en cette qualité.<sup>34</sup> Ses actes relèvent-ils de l'ordre du paraître ou de celui de l'être? Des actes qui, du reste, lui vaudront de la honte, du repentir, en un mot, une crise de conscience. Chez Bohort, la crise se déclare bien avant que l'état aliénant ne soit liquidé. Tout en accomplissant ce que son vœu ou son serment exigent, il a l'âme déchirée, comme s'il était conscient de son dédoublement. À cet égard, il est significatif qu'il pleure quand il attaque les chevaliers qui escortent la reine<sup>35</sup>;

---

<sup>29</sup> Vol. IV, p. 244 et pp. 278-279.

<sup>30</sup> Vol. V, p. 69.

<sup>31</sup> Vol. IV, p. 225.

<sup>32</sup> Voir entre autres: vol. VIII, p. 83, vol. V, p. 110, vol. V, pp. 227, 229-230.

<sup>33</sup> Vol. II, pp. 192 et 269-274.

<sup>34</sup> Vol. V, pp. 93-112

<sup>35</sup> Vol. II, p. 269.

également significative est l'explication qu'il donne à Lancelot du fait de ne pas avoir demandé le nom des vaincus au Tertre Deveé: «... *por ce que telz i poïst venir que je vilonnie feisse, se je le tenisse em prison, puis qu'il m'eust dit son non, et il le me couvient a faire, puis que je l'avoie juré ou autrement je ne fusse mie leaux chevaliers.*»<sup>36</sup>

En cela aussi, on remarque une analogie entre les deux cousins, Lancelot traversant des moments de souffrance morale, après avoir compris la véritable portée de son acte dans l'affaire de Kalès.<sup>37</sup> Lié par un don contraignant<sup>38</sup>, il se retrouve du mauvais côté, dans le camp des fils révoltés du duc de Kalès, et comme il fait sienne la cause des fils, il devient en quelque sorte parricide en tuant le duc, ce qui ne manque pas de peser lourdement sur sa conscience. On peut dire que, de façon générale, les vœux, serments, dons et duels judiciaires impliquent pour le chevalier le danger que ses actes ne correspondent pas à son être, le danger donc de la déchirure de la personnalité.

Par l'évocation de quelques traits insistants de l'intrigue, j'espère avoir pu suggérer que le récit thématise de multiples façons la distinction problématique entre le même et l'autre, que c'est par mille jeux de dédoublements, de reflets et de substitutions que le narrateur cherche à cerner les personnages et à désigner leur place dans la bien nombreuse population chevaleresque. En effet, les places occupées respectivement dans une hiérarchie de valeurs semblent définitives de l'être des chevaliers romanesques. Cette place se détermine et se redétermine sans cesse à partir de quelques critères élémentaires d'ordres différents, dont le nombre restreint peut par ailleurs surprendre vu l'extrême complexité du système des personnages. Dans le registre social, le personnage, pour définir sa place par rapport à l'autre, tout comme le lecteur, pour s'orienter et former des jugements, se réfèrent essentiellement à la solidarité familiale, à la loyauté, à la performance guerrière et à la compétence courtoise. Oppositions brutales, rivalités plus ou moins voilées, compétitions fraternelles se déroulent toutes dans les cadres déterminés par ces principes.

C'est sur ce fond-là que se détache cependant un groupe de personnages, chevaliers privilégiés en ce sens qu'ils bénéficient d'une définition venant d'une instance autre que sociale, une instance supérieure. Celle-ci se sert des aventures exceptionnelles pour sélectionner sans complaisance et révéler infailliblement le noyau irréductible de la personnalité du chevalier. Dans la confrontation à une aventure hors du commun, la question du chevalier, «*Qui suis-je?*», se traduit comme ceci: «*Suis-je celui à qui cette aventure est destinée, qu'est-ce qui m'est destiné? Quelle est ma destinée?*» Le verdict est souvent cruel: «*Tu es autre que tu ne le croyais*» – dit une voix indéfinissable. Il arrive toutefois que l'instance supérieure emprunte la voix d'un personnage pour donner son jugement. Quand Eliezer se rend compte qu'en Gauvain, Yvain, Hector, etc., il n'a toujours pas trouvé celui qui doit ressouder l'épée brisée et «*qui doit les hautes aventures del Graal asomer et mener a chief*», en exprimant sa déception, il tend aux chevaliers évincés un miroir dans lequel ils peuvent entrevoir la vérité de leur être: «*Par foi, fet il, or poés veoir qu'il n'a mie tant de bien en vos com l'en dit. Si m'aït Diex, je cuidois plus de*

---

<sup>36</sup> Vol. V, p.108.

<sup>37</sup> Vol. IV, pp. 159-165.

<sup>38</sup> Vol. II, pp. 228-229.

*bien en l'un de vos qu'il n'a en tos.*»<sup>39</sup> Hector, Gauvain devant la Tombe Ardente<sup>40</sup>, Gauvain, Hector, Yvain et encore d'autres devant l'épée brisée<sup>41</sup>, ou Brumant sur le Siège Périlleux<sup>42</sup> apprendront avec amertume à ne pas se confondre avec l'autre. Beaucoup plus rarement, ils l'apprennent dans l'exaltation: c'est le cas de Gauvain qui pouvant guérir son frère, se voit confirmé comme l'un des deux meilleurs chevaliers du monde, ou celui de Lancelot dans l'épisode de la Charrette, entre autres, où l'aventure du Saint Cimetière le qualifie comme unique et irremplaçable en le désignant comme le libérateur des captifs et de la reine.<sup>43</sup>

Grâce à la figure de Lancelot, personnage dédoublé par excellence, nous voilà ramenés à notre point de départ: c'est qu'au moment même où le destin marque Lancelot par une aventure exceptionnelle, il le définit aussi comme virtualité manquée. De nombreuses occurrences, je ne citerai, en plus de l'épisode du Saint Cimetière, que l'inscription gravée sur une tombe: Gauvain et Hector y lisent que l'aventure de la Tombe Ardente est destinée au chevalier qui, par sa luxure, a perdu le privilège d'être celui qui achèvera les hautes aventures du Graal.<sup>44</sup> C'est par cette dernière formule, bien connue, n'est-ce pas, des lecteurs du *Lancelot*, que tout au long du récit, le narrateur désigne Galaad. Or, Lancelot a été baptisé, comme on le sait, Galaad. Mais son père a préféré l'appeler Lancelot.

Voilà le dédoublement fondamental qui en génère tant d'autres. Eu égard aux théories de l'époque sur le rapport du nom à l'essence des choses et des êtres, la préférence du père de Lancelot ne saurait être considérée comme innocente; le récit se charge au reste d'interpréter sans équivoque le double nom du héros.<sup>45</sup> À l'origine, notre personnage était destiné à devenir Galaad, le meilleur chevalier du monde, le chevalier sans tache, élu du Graal. À sa naissance, il est un Galaad virtuel, mais cette virtualité est vite supprimée par la faute du jeune chevalier, devenu du même coup Lancelot. Notons au passage que le choix du moment où le héros apprend son propre nom, *Lancelot*, est riche en suggestions: à la Douleuse Garde<sup>46</sup>, il n'est pas encore l'amant de la reine, il n'a donc pas encore «tué» Galaad, mais son âme est déjà entièrement possédée par la pensée de Guenièvre. Sans la faute de trop aimer un être humain, il serait la perfection même. D'une façon à la fois astucieuse et naturelle, la virtualité de cette perfection angélique est tout de même sauvegardée, étant déplacée sur la chaîne généalogique: Lancelot verra incarnée dans son fils cette partie de lui-même qui, par son péché de luxure, est devenue pour lui un Autre.

---

<sup>39</sup> Vol. II, p. 329.

<sup>40</sup> Vol. II, pp. 366-370.

<sup>41</sup> Vol. II, pp. 326-340.

<sup>42</sup> Vol. VI, pp. 22-27.

<sup>43</sup> Vol. II, pp. 31-38.

<sup>44</sup> «*Os tu, chevaliers errant qui vais querant aventures, garde que ja ne te metes en cel cimetiere por les aventures achever qui i sont, kar ce seroit paine gastee, se tu n'es le chaitis chevaliers qui par sa maleurose luxure a perdu a achever les merveilloses aventures del Gral, celes ou il ne porra jamés recovrer.*» vol. II, p. 367.

<sup>45</sup> Nous renvoyons ici à l'ouvrage de Howard Bloch (*Étymologie et généalogie, Une anthropologie littéraire du Moyen Âge français*, Seuil, Paris, 1989) où on trouvera une bonne synthèse de cette problématique, accompagnée d'une abondante bibliographie.

<sup>46</sup> Vol. VII, p. 332.



Toujours dans la même famille, entre Lancelot et Galaad s'interpose une autre figure, Bohort, dont toute une série de signes, nous en avons vu quelques-uns plus haut, suggère le statut de «substitut», de «remplaçant» de Lancelot. Mais, comme un miroir à deux faces, il reflète aussi, bien qu'imparfaitement, la chaste image de Galaad. Que le dernier combat du roman mette aux prises Lancelot et Perceval ne doit pas surprendre, et encore moins que Perceval se révèle l'égal de Lancelot.<sup>47</sup> Comme le jeune Gallois est le futur héros numéro deux des aventures du Graal, cette partie qui est appelée, à juste titre semble-t-il, par la critique moderne «Préparation à la quête», devait absolument l'introduire, et en bonne position, dans cette hiérarchie toujours contestée qui n'a encore rien de rigide dans le *Lancelot*, mais qui va se fixer et recevoir le sceau de la Providence dans la *Queste del Saint Graal*. La chevalerie arthurienne y sera répartie en deux camps inégaux, radicalement opposés dans lesquels chacun aura une place définitive.<sup>48</sup> Ce qui était pour le narrateur du *Lancelot* un moyen, manié avec souplesse, de représenter une gamme de comportements et de suggérer des questions sur l'unité de la personnalité humaine, deviendra un lourd appareil didactique sous la plume du narrateur de la *Queste*.

Revenant au problème du dédoublement de Lancelot, nous avons encore à en souligner quelques aspects. Bien qu'il semble pris lui aussi dans le filet de substitutions, d'oppositions et de rapprochements, son cas constitue une exception: ce qui le distingue très nettement des autres, c'est la conscience qu'il a de la scission qui définit son être. D'où son refus systématique et «honteux» – le mot revient souvent – des distinctions et, surtout, de la qualification superlative de «meilleur chevalier du monde», provoquées par ses exploits. Dans l'épisode de la Carole magique, son excellence reçoit une nouvelle confirmation: c'est uniquement lui qui peut rompre l'enchantement. Un siège royal et une couronne d'or attendent le libérateur: «*Et quant Lanceloz s'aperçoit qu'il avoit couronne d'or en son chief, si la prant et la giete jus et saut fors de la chaire ou il ne doit mie seoir, ce li est avis, por ce que signe de roi senefioit.*»<sup>49</sup> Honte, douleur, tristesse percent sous l'attitude par laquelle il cherche toujours à décliner les éloges qu'on lui adresse. Après une victoire éclatante, les gens l'accueillent avec enthousiasme: «*Bien veigne li mielres chevaliers du monde!*» *Ensi crioient tuit grant et petit contre Lancelot et il avoit moult grant honte de ce qu'il disoient et moult li pesoit qu'il le seingnorisoient tant, ja soit ce qu'il l'eust bien deservi.*<sup>50</sup> Bohort, son cousin le caractérise avec justesse en disant: «*...c'est li hons el monde qui plus celeement velt faire ses affaires.*»<sup>51</sup> Quand on lui demande qui il est, sa réponse est, pour l'interlocuteur, évasive, mais pour le lecteur, bien précise: «*un pauvre chevalier déshérité.*»<sup>52</sup> Déshérité, il l'est à double titre: il a perdu son royaume, et ce qui est encore plus grave, son nom «Galaad», c'est-à-dire le rang auquel il était prédestiné. Au sujet du nom, un fait particulièrement frappant doit être encore relevé: Lancelot éprouve toujours une gêne, presque physique, à prononcer son nom: «*Et il en a moult grant honte, s'en rougist et*

<sup>47</sup> Vol. VI, pp. 238-239.

<sup>48</sup> Sur la sélection rigoureuse que la *Queste* opère parmi les chevaliers arthuriens, voir Emmanuèle Baumgartner, *L'Arbre et le Pain*, Paris, 1981.

<sup>49</sup> Vol. IV, p. 287.

<sup>50</sup> Vol. IV, p. 162.

<sup>51</sup> Vol. V, p. 187.

<sup>52</sup> Vol. V, p. 141, voir encore vol. IV, pp. 179-180.

*toute vois dist qu'il est Lancelos.*»<sup>53</sup> Attribuer ce fait au goût excessif de mystification ou d'intrigues compliquées du narrateur serait tout à fait méconnaître la qualité et l'enjeu de notre texte, ainsi que le contexte spirituel. Devant la tombe de Symeu, pressentant son échec à l'épreuve, il s'écrie «*com grant damage!*» À la voix sortant de la tombe, il explique ce regret comme suit: «... *jel dis por ce que je ai le siecle trop vilement traï et deceu, kar il me tient al meillor des buens chevaliers: or sai je bien que je nel sui mie* (c'est nous qui soulignons), *kar il n'est pas buens chevaliers qui poor a.*»<sup>54</sup> En effet, cette certitude intime semble ne pas le quitter tout au long du récit.

Contrairement aux autres grandes figures de l'univers arthurien, Lancelot crée lui-même son destin, autre trait qui particularise son dédoublement. En toute liberté, il choisit l'amour et se définit – refusant toute autre définition, nous l'avons vu – comme le chevalier de la reine: après son adoubement, c'est à la reine qu'il demande sa première épée et, à la fin du roman, quand, pour avoir commis une infidélité involontaire, il se croit privé à jamais de l'amour de Guenièvre, il se fait appeler le Chevalier Mesfet<sup>55</sup>, nom traduisant un sentiment de culpabilité. Vis-à-vis de qui? Vis-à-vis de la reine. Il n'y a de contradiction qu'apparente entre la ferme auto-définition de Lancelot et ce que nous avons dit plus haut. S'il pense souvent et avec nostalgie à cet Autre qu'il aurait pu laisser croître en lui et pour qui tout le monde le tient, il ne se repent jamais pour autant de son choix initial. Les preuves en sont très nombreuses; je me contenterai ici de rappeler la scène où, en apprenant que Lancelot était à l'origine destiné à l'insigne gloire d'achever les aventures du Graal, la reine s'accuse d'avoir causé sa déchéance. Lancelot proteste, il refuse de considérer sa vie passée sous le signe de l'amour comme une déchéance, tout au contraire: «*Dame, fait il, je n'en (son amour pour la reine) sui mie ampiriez, ainz an sui tant amandez c'onques chevaliers n'amanda tant d'amor de dame ne ja ne fusse venuz en grant lox ou je sui, se vos ne fussiez.*»<sup>56</sup>

Pour conclure, évoquons encore un cas, de première importance pour le cycle entier. À un Lancelot qui voit son moi pur et chaste s'incarner dans Galaad, un Lancelot sauvé donc en son fils qui ouvre la perspective du Royaume Éternel devant la chevalerie, s'oppose un Arthur perdu dans Mordret, incarnation de son moi incestueux, un fils qui ouvre, lui, l'abîme dans lequel s'anéantira le royaume terrestre. Sans doute devrais-je nuancer ici mon propos<sup>57</sup>, mais qu'il me soit permis de me borner à mettre cette fois simplement en relief l'une des caractéristiques fondamentales de la composition du *Lancelot*, d'une part, du cycle, d'autre part: pour créer des structures signifiantes, le narrateur recourt systématiquement à des oppositions symétriques tout

---

<sup>53</sup> Vol. VIII, p. 431.

<sup>54</sup> Vol. II, p. 35.

<sup>55</sup> Vol. VI, p. 239.

<sup>56</sup> Vol. IV, p. 380.

<sup>57</sup> Faisons toutefois remarquer que le personnage de Mordret offre le dédoublement le plus «spectaculaire» du roman. Il se croit fils du roi Loth, frère de Gauvain, il est beau, courageux, parfois impétueux, comme les autres jeunes chevaliers de la cour. Mais au moment où un ermite lui révèle qu'il n'est pas le fils du roi Loth et il tuera son véritable père, l'Autre se manifeste brusquement par le meurtre de l'ermite. Les deux Mordret se séparent très nettement et se succèdent dans le temps: «... *car tu n'as mie el commencement de ta chevalerie esté trop fel, ainz as esté debonnaire et piteux, mes des or en avant seras tu droit serpent et ne feras se mal non et occirras homes a ton pooir.*» vol. V, p. 221.

en y introduisant un principe hiérarchique qui leur permet de faire jouer une polysémie enrichissante.

KATALIN HALÁSZ

Debrecen